

Traduire les livres pour la jeunesse : enjeux et spécificités

Actes coédités par Hachette et la BnF/Centre national de la littérature pour la jeunesse – La Joie par les Livres, 2008.

Que la traduction des livres pour la jeunesse relève d'enjeux et de spécificités propres, voilà qui n'a rien de très surprenant. Encore faut-il les analyser. C'est ce que proposait le colloque qui s'est tenu les 31 mai et 1^{er} juin 2007 à la BnF sous la direction de Nic Diamant, Corinne Gibello et Laurence Kiefé, avec la collaboration de Catherine Thouvenin. Les actes de ce colloque nous offrent l'occasion de réfléchir au sujet, aussi bien d'un point de vue théorique que purement éditorial, puisque, comme le dit Isabelle Nières-Chevrel, « la traduction est [...] à la croisée de la vie intellectuelle et de la vie économique ».

Chaque coauteur éclaire à sa manière un ou plusieurs aspects de la traduction des ouvrages pour la jeunesse. Et chacun – éditeur, traducteur, illustrateur, psychanalyste... – expose très pertinemment, et à l'aide d'exemples, les difficultés ou les surprises rencontrées dans sa pratique professionnelle. Aujourd'hui, présenter un livre traduit à un enfant ou à un adolescent revient à lui proposer l'expérience de « l'étranger ». Autrement dit, c'est le mettre face à l'écart qui le sépare d'une autre langue et d'une autre culture, de façon plus ou moins visible. La traduction doit rendre compte de cet écart en respectant deux principes : la fidélité à l'original et la cohérence en français. On sait qu'il n'en a pas toujours été ainsi. La littérature dite « enfantine » faisait plutôt l'objet d'adaptations et constituait un vecteur idéal pour la transmission d'un grand nombre de valeurs morales. À lire Laurence Kiefé, Virginie Douglas ou Patrick Honoré, on comprend que leur pratique consiste à trouver la bonne distance entre deux textes et non à superposer une version française sur un original anglais ou japonais. C'est-à-dire finalement à redonner une juste place aux auteurs pour la jeunesse et à les traduire avec la même rigueur que les écrivains de littérature générale. Cependant, que l'on vise la réussite littéraire ou commerciale – ou les deux ! L'une n'exclut pas l'autre – il faut toujours chercher l'équilibre entre la familiarité et l'étrangeté d'un texte ou d'une illustration pour qu'il ou elle ne soit « ni trop près ni trop loin » de l'univers du destinataire. Voilà pourquoi la notion d'adaptation dans le domaine qui nous occupe n'est pas à bannir, mais à redéfinir.

Est-ce à dire que dans ce domaine, les traducteurs doivent se préoccuper de leurs lecteurs plus que des auteurs ? Il est particulièrement intéressant de se pencher sur le cas d'Astrid Lindgren (présenté par Cécile Téroouanne) qui, désormais considérée comme un grand écrivain incontournable, un classique, doit être traduite avec tout le respect qui lui est dû – alors que les premières traductions de *Fifi Brindacier* se permettaient bien des libertés... De même, l'exemple de la série Hikaru no go ne manque pas d'intérêt. Patrick Honnoré avait jugé dans un premier temps que cette série aurait gagné à être un peu plus adaptée à un lectorat français, mais son succès auprès de jeunes adolescents lui a montré que l'étrangeté de l'œuvre leur avait plu, en cela même qu'elle leur révélait un monde absolument autre.

Quand Tobias Scheffel nous parle de son approche de *Simple* de Marie-Aude Murail ou quand Sylvaine Hughes nous invite à lire quelques traductions de *Nursery Rhymes*, on voit bien là aussi que la traduction pour la jeunesse n'a rien à envier à celle de la littérature dite générale. Elle pose autant – sinon plus – de problèmes et, loin d'appeler un parti pris unique, elle doit prendre une position chaque fois différente pour s'adapter au mieux à la singularité d'une œuvre et aux attentes supposées des lecteurs. Sans compter les éléments « péritextuels » d'un livre dans le cas des albums. Là encore, même si on sait l'importance de l'image ou de la typographie, Marie-Odile Derrien et Sophie Van Der Linden nous montrent à l'aide d'exemples précis qu'en modifiant la mise en page ou les illustrations, on change parfois radicalement les intentions de l'original. Ces déplacements de sens véhiculés par différentes éditions plus ou moins fidèles ne sont pourtant pas tous malheureux.

Bertrand Ferrier nous apprend d'autre part que, sur les dix traductions les plus vendues en France, huit relèvent de la poly-exploitation. Les best-sellers, majoritairement de langue anglaise, redoublent de succès dès qu'on annonce leur adaptation au cinéma ou la sortie du deuxième tome. Parallèlement, les collections documentaires de Gallimard Jeunesse sont bien accueillies à l'étranger et les romans français pour la jeunesse commencent à susciter l'intérêt des éditeurs hors de nos frontières. La prédominance des œuvres anglophones n'empêche donc pas l'émergence de grands textes français. Bertrand Ferrier refuse de croire à un complot impérialiste dont l'anglais serait l'outil linguistique. « Le cercle anglophone est vertueux », dit-il.

Ainsi, cet ouvrage collectif balaie un nombre important de questions, sans jamais donner de réponses catégoriques ou obtuses. Les auteurs nous poussent – et c'est pourquoi il faut lire leurs réflexions – à repenser la

traduction dans ce qu'elle a de plus complexe et de plus exigeant quand on s'adresse à de jeunes lecteurs. On aura compris au terme de ces actes que la littérature pour la jeunesse mérite une grande attention et que sa traduction enrichit notre propre production en valorisant la création littéraire en général.

Ludivine Bouton-Kelly